

Primo Levi et la Résistance

→ Par **Frediano Sessi**,
Université de Mantoue

Pour arriver au hameau d'Amay, perché à 1 425 mètres d'altitude, il faut parcourir une route goudronnée, escarpée et pleine de virages, qui part du centre de la commune de Saint-Vincent dans la Vallée d'Aoste et ne suit qu'en partie le sentier muletier en terre battue qui, dans les années quarante, menait à l'auberge Ristoro. C'est ici que Primo Levi, fuyant les bombardements des villes et les lois raciales, arrive, selon certains, fin septembre ou début octobre 1943 en compagnie de sa mère et de sa sœur Anna Maria¹. Cette dernière raconte :

Au début, nous étions tous ensemble à Amay [...] et nous y sommes restés presque tout l'automne. Il faisait froid et il avait peut-être déjà neigé. Nous ne nous sentions pas vraiment en danger, à tel point que Primo s'est rendu à Saint-Vincent pour être témoin au mariage de Lea Fubini. Néanmoins, à un moment donné, c'est moi qui ai décidé de redescendre dans la vallée².

Nous ignorons le jour exact où Primo est resté tout seul, mais les faits racontés par Anna Maria se situent vers fin novembre ou début décembre. De leur refuge, les Levi « assistèrent à des scènes terribles » de gens fatigués, affamés, démoralisés, qui erraient pour éviter les routes. Dans un article paru dans *La Stampa* du 9 septembre 1983, Primo Levi écrit que

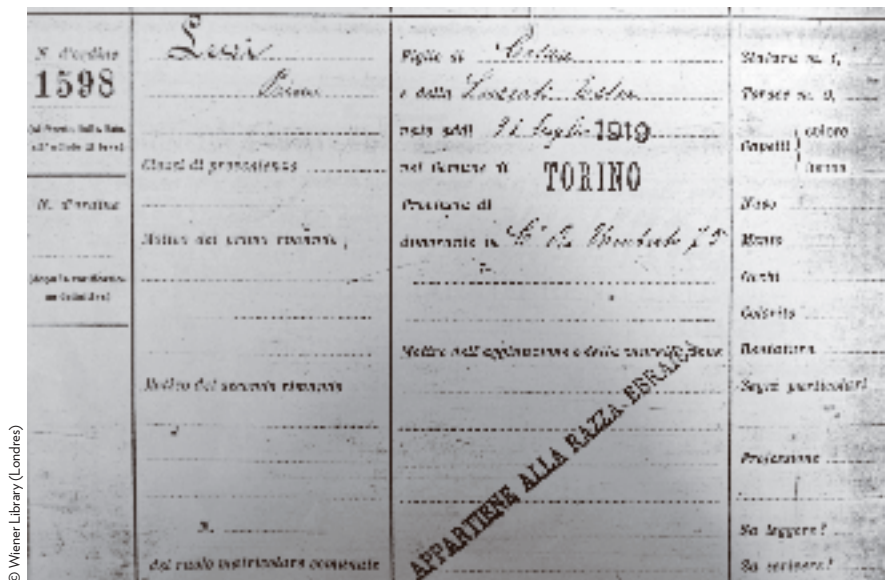
[...] la situation était désespérante, le spectacle qui s'offrait à mes yeux inoubliable : les lambeaux de troupes italiennes qui avaient occupé le sud de la France refluait en désordre en Italie à travers tous les cols, quelques militaires avaient pu, ou voulu, conserver leurs armes, ils cherchaient tous fébrilement des vêtements civils. Évitant la voie ferrée et les routes du fond de la vallée, ils marchaient interminablement sur les sentiers de montagne, de hameau en hameau, comme un troupeau privé de berger. Ils étaient fatigués, démoralisés, affamés, ils demandaient du pain, du lait, de la polenta, et n'avaient qu'un seul désir : rentrer chez eux, en parcourant s'il le fallait toute la chaîne des Alpes. Ils étaient dégoûtés par l'uniforme qu'ils portaient : à quoi leur servait-il ? À rien, sinon à les jeter dans les mains des Allemands³.

Cette description laisse entrevoir les émotions éprouvées par Primo Levi, qu'il évoque pour lui-même et pour le lecteur par la simple expression « je passai plu-

(1) Cf. Paolo Momigliano Levi, "L'esperienza della Resistenza nella vita e nell'opera di Primo Levi", in Paolo Momigliano Levi e Rosanna Gorris, *Primo Levi: testimone e scrittore di storia*, Florence, Giuntina, 1999, p. 69-70, se référant au journal inédit des cousins Finzi – qui, en septembre 1943, tentèrent comme tant d'autres de se réfugier en Suisse – signalant la présence de Primo Levi dans le village de Fiéry, déjà en provenance d'Amay le 19 septembre 1943.

(2) Alessandra Chiappano, *Luciana Nissim Momigliano: una vita*, Florence, Giuntina, 2010, p. 62.

(3) Primo Levi, « Le Pharaon à croix gammée », in *L'Asymétrie et la vie. Articles et essais 1955-1987*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Paris, Robert Laffont, « Pavillons », 2004, p. 138-142, ici 140-141.



© Wiener Library (Londres)

– Registre militaire avec, pour Primo Levi, n° 1598, mention d'appartenance à la race juive comme motif de réforme.

sieurs semaines dans l'indécision. » Ces paroles reflètent la longue histoire de son aversion contre le fascisme, « plus ironique que violente », comme il le précise, et sa désaffection pour la Patrie qui l'avait privé de la citoyenneté parce qu'il était Juif : c'est presque un aveu d'indifférence, « une ombre de rancœur aigrie, de revanche ». Étant donné que l'Italie ne voulait pas de lui, « elle n'avait qu'à aller à la rencontre de son destin, quel qu'il soit⁴. » À cette situation, s'ajoutaient la douleur et le dépaysement de tous ces soldats et officiers ayant fait partie par obligation ou par libre choix d'une armée d'occupation, d'une nation forte et agressive et qui, maintenant, fuyaient ce cauchemar, épouvantés, mais aussi déterminés à ne plus servir ni l'Italie ni la guerre.

Si le fascisme l'a marqué comme il a marqué ses amis et presque tous les Italiens, en les éloignant de la réalité, en les faisant devenir « superficiels, passifs et cyniques⁵ », c'est pourtant dans ce refuge isolé et froid, au milieu de cette foule de dépayés, que Levi comprend ce qu'il doit faire : « Contribuer à la lutte contre les nazis était, à mes yeux, un devoir impérieux : c'étaient mes ennemis, les ennemis de l'humanité, ils étaient désormais devenus les ennemis de l'Italie, et l'Italie était toujours mon pays⁶. »

Quarante ans plus tard, Primo Levi résume les circonstances qui l'ont amené à rencontrer « ensuite d'autres jeunes gens, pas beaucoup plus expérimentés que moi, mais décidés, à fonder un groupe de partisans : « [n]ous nous déclarâmes partisans *in pectore*. Nous trouverions bien les armes et l'argent ; quant à l'expérience, elle s'acquiert dans l'action⁷. »

Seulement trois ans plus tôt, son jugement sur cette expérience de jeunesse avait été bien moins indulgent. Le 26 juin 1980, dans une lettre à Paolo Momigliano Levi, directeur de l'Institut d'Histoire de la Vallée d'Aoste, il écrit :

(4) *Ibid.*, p. 139.

(5) *Le Système périodique*, traduit de l'italien par André Mauge, Paris, Albin Michel, 1987, p. 154.

(6) Primo Levi, « Le Pharaon à croix gammée », *op. cit.*, p. 141.

(7) *Ibid.*

Primo Levi et la Résistance (suite)

(8) NdT : *Le Système périodique* est le cinquième livre de Primo Levi (Primo Levi, *Il sistema periodico*, Turin, Einaudi, 1975) qui recueille 21 histoires courtes portant chacune le nom d'un élément chimique et toutes basées sur le vécu autobiographique (sauf deux fictions déclarées telles par l'auteur). Les citations dans cet article proviennent de la dixième nouvelle intitulée *Oro* (Or).

(9) La lettre est conservée dans les Archives de l'Institut historique de la Résistance et de la Société contemporaine de la Vallée d'Aoste (Archivio storico dell'Istituto Storico della resistenza e della società contemporanea in Valle d'Aosta).

(10) Primo Levi, *Le Système périodique*, op. cit., p. 159.

(11) Ma conversation avec Anna Maria Levi, le 11 mai 2011. Archives privées se rapportant à l'essai : *Il lungo viaggio di Primo Levi* [Le long voyage de Primo Levi], Venise, Marsilio, 2013, dossier n° 33.

(12) NdT : RSI (*Repubblica sociale italiana*). La République sociale italienne est le dernier État fasciste fondé par Mussolini dans le Centre-Nord de l'Italie en septembre 1943.

(13) NdT : *Giustizia e Libertà* (*Justice et Liberté*) est le mouvement antifasciste de tendance libéral-socialiste fondé à Paris en 1929 par des réfugiés italiens antifascistes, qui a donné naissance aux groupes de résistants armés du même nom pendant la Seconde Guerre mondiale.

« [...] la période durant laquelle j'ai été partisan dans la Vallée d'Aoste a sans aucun doute été la plus obscure de ma carrière, et je n'en parlerais pas volontiers : c'est une histoire de jeunes pleins de bonnes intentions, mais naïfs et sots, et il vaut mieux qu'elle reste dans les oubliettes. » Et il termine en disant : « Ce que j'en ai dit dans le *Sistema periodico*⁸ suffit amplement [...], en dire plus serait excessif⁹. »

Et pourtant, cette courte période passée en montagne avec les partisans jusqu'au jour de son arrestation a été pour Primo Levi dense d'événements et de conséquences, car elle est à l'origine de tout ce qui se passera après, depuis le transfert à Fossoli jusqu'à sa déportation à Auschwitz et son retour. Ce qu'il en écrit montre que cela l'a profondément marqué :

[...] parce que entre nous [partisans], dans l'esprit de chacun, pesait un vilain secret, ce secret même qui nous avait exposés à la capture, éteignant en nous, quelques jours plus tôt, toute volonté de résister, et même de vivre. Nous nous étions trouvés obligés en conscience d'exécuter une condamnation, et nous l'avions fait, mais nous en étions sortis démolis, démoralisés, désireux de voir tout finir et de finir nous-mêmes [...]¹⁰.

Ces propos suffisent pour chercher à répondre à quelques questions. Que se passa-t-il réellement durant la courte période entre sa décision d'entrer en action avec les partisans et son arrestation ? Qui furent les principaux acteurs ? Et jusqu'à quel point pouvons-nous aujourd'hui reconstituer les faits ?

Il n'existe ni récits, ni témoignages, ni documents permettant véritablement de comprendre comment Primo Levi a passé ses journées, toujours plus sombres, durant ces premières semaines de son séjour à Amay. Anna Maria se souvient aujourd'hui du bonheur des premiers temps, mais aussi de l'ennui et des embûches des jours qui suivirent, lorsque n'importe quel bruit faisait peur et lorsque l'arrivée au bourg de toute nouvelle personne éveillait la curiosité aussi bien que les soupçons¹¹.

À l'auberge « Ristoro », Primo et Anna Maria font la connaissance d'Aldo Piacenza, sous-lieutenant survivant de la « campagne de Russie » et déserteur de l'armée régulière, qui a décidé, depuis quelques semaines, de rallier le groupe Bachi. Il est plus jeune que Levi dont il a connu la sœur, et il a également fréquenté le lycée Massimo d'Azeglio. Le soir, il arrive que Guido Bachi se présente au dîner. Ce n'était pas un inconnu, même si, à Turin, il ne faisait pas partie du cercle d'amis des Levi. Guido, qui s'éloigne régulièrement de la cabane dans le bois de Frumy où il vit et commande un groupe d'hommes, a désormais fait son choix. Si Aldo Piacenza est parti se cacher en montagne pour éviter d'être recruté comme officier dans la nouvelle armée de la RSI¹², Guido Bachi pense déjà à la lutte armée contre les fascistes et les Allemands, avec le soutien de *Giustizia e Libertà*¹³. Eleuterio Page et Maria Varisellaz, les propriétaires du « Ristoro », sont deux aubergistes qui n'ont jamais caché leurs idées antifascistes.

Toutefois, pour saisir l'ampleur de l'histoire, il faut encore savoir qu'à sept kilomètres de là, dans la localité de Brusson et dans quelques villages voisins (Graines et

Arcesaz), un groupe de jeunes, bien plus nombreux, tentait de s'armer et de s'organiser pour se défendre contre d'éventuelles incursions fascistes ou allemandes, et pour pouvoir leur résister. On les appelle les « casalesi », originaires de la ville Casale Monferrato, et la rumeur locale dit qu'ils sont peu recommandables, que leur commandant n'a aucune expérience, qu'il est incapable de maintenir la discipline et que tous ne sont pas partis à la montagne pour suivre un idéal de liberté.

Durant ces semaines, ici comme ailleurs dans le nord de l'Italie naissent des noyaux de résistance spontanés ou affiliés à des formations politiques, on peut parler d'une *pré-résistance*. Ici comme ailleurs, il y a eu des tragédies dues entre autres au manque d'expérience et aux dangers liés à ce choix : souvenons-nous de l'histoire des frères Cervi¹⁴ qui se déroule justement au cours des premiers mois de l'automne et de l'hiver 1943 comme l'histoire de Levi que nous allons voir à présent.

Nous savons donc qu'à quelques kilomètres de distance, entre la vallée d'Ayas et le Col de Joux, campent deux bandes qui, à vrai dire, n'ont rien en commun : la plus petite, placée sous les ordres de Guido Bachi et affiliée à *Giustizia e Libertà*, n'a que peu de membres, intellectuels pour la plupart ou appartenant à la bonne bourgeoisie turinoise¹⁵. Ils ont plein d'idées et de sentiments de revanche, mais ils ont très peu envie de les affirmer par la violence et donc d'utiliser les armes, même si parmi eux, en dépit de ce qu'en dit Primo Levi, certains ne manquaient pas d'expérience militaire ni d'un bon entraînement à l'usage des armes et des explosifs.

Le groupe de Monferrato, plus important, dispose d'une bonne réserve d'armes et de munitions : « forte di un ufficiale, un maresciallo, circa 70 uomini, 20 inglesi, 5 fucili mitragliatori, 6 mitra Berretta, una trentina di fucili, numerose pistole e bombe (circa un centinaio). Tre automezzi, magazzino viveri e vestiario [forte d'un officier, d'un sergent, d'environ 70 hommes, 20 Anglais, 5 fusils-mitrailleurs, 6 mitrailleuses Berretta, une trentaine de fusils, de nombreux revolvers et des bombes (environ une centaine). Trois véhicules, un stock de nourriture et de vêtements]¹⁶. »

Il se lance dans l'action avec un grand sens du courage et de la décision, comme le prouvent les nombreuses initiatives militaires prises en quelques semaines seulement, parmi lesquelles l'assaut des casernes de la milice. Mais étant divisé au sujet de son commandement, il reste déchiré par une lutte interne entre deux lignes politiques opposées, bien que toutes deux inspirées du mouvement communiste. Sa force réside dans son nombre d'hommes, peu entraînés à la discipline, mais capables de combattre. Sa faiblesse lui vient d'un commandement sans autorité qui va jusqu'à

(14) NdT : Les sept frères Cervi, issus d'une famille italienne antifasciste, tous partisans pendant la Seconde Guerre mondiale, furent assassinés par les fascistes en décembre 1943.

(15) La référence historique est tirée de : Frediano Sessi, Renato Sandri, Enzo Collotti, *Dizionario della Resistenza*, Vol. I et II, Turin, Einaudi, 2000/2001.

(16) Déposition du sous-lieutenant Mario Meoli (alias De Ceglie), Préfecture républicaine d'Aoste, sans date (en tout cas entre la fin de janvier et de février 1944) : copie conforme dans les Archives de l'Institut historique de la Résistance et de la Société contemporaine de la Vallée d'Aoste.

— Portrait figurant sur la fausse carte d'identité de Primo Levi en 1943.



© DR

Primo Levi
et la Résistance (suite)

tolérer la présence d'individus dépourvus de conscience morale et politique. Les frères Rossi (Italo, Francesco et Bruno, le plus jeune) se sont emparés de force du commandement du groupe, ils s'inspiraient de la ligne politique de Mario Acquaviva, militant politique au charisme affirmé¹⁷ et figure de référence du mouvement communiste internationaliste. Issue de la tendance de Bordiga du Parti communiste italien, la ligne de ce mouvement est claire : maintenant que le fascisme de Mussolini est mort, il faut éviter de tomber dans le piège des partis bourgeois qui veulent soumettre le prolétariat à leurs propres intérêts. Il faut donc choisir la lutte de classe, et non pas la résistance unitaire antifasciste ! D'où l'extrême contraste avec les autres groupes partisans, notamment du CLN (Comité de libération nationale), antifascistes de longue date, déjà fichés par le régime et préférant agir dans une perspective unitaire¹⁸.

Primo Levi n'aura pas l'occasion de connaître de près les partisans rassemblés autour des frères Rossi. Il ne pourra donc pas se rendre compte du danger qu'ils représentent pour tout autre organisation de partisans. Les contacts ne sont assurés que par Aldo Piacenza et Guido Bachi, à la fois fascinés et troublés par la puissance de lutte qui pourrait surgir de ces jeunes révoltés dépassant la centaine.

Quant aux fascistes, pour arrêter les organisations de partisans, le préfet et chef de la province fasciste Cesare Augusto Carnazzi écarte l'idée d'un affrontement direct par les armes et décide plutôt d'infiltrer les rangs des rebelles avec quelques-uns de ses officiers, car il a été informé des fortes disputes au sujet du commandement du groupe de Brusson-Arcesaz-Graines¹⁹.

Mais revenons à Primo Levi et au groupe d'hommes qui s'est réfugié à Amay et à Frumy, à l'abri donc – il est bon de le souligner – de Carnazzi et des fascistes, comme le sont tous les autres petits groupes de rebelles cachés dans les villages et dans les alpages des vallées des montagnes. Les protagonistes du groupe sont peu nombreux, mais la discorde couve également parmi eux, et ce sera bientôt la cause de leur défaite. Il s'agit de Primo Levi, Guido Bachi et Aldo Piacenza, de Giovanni Bertolini (mieux connu sous le nom de Berto), de Cesare Vitta (le cousin de Guido), d'Emilio et, plus tard, vers début décembre, de Vanda Maestro et de Luciana Nissim, avec d'autres hommes dont nous ne connaissons pas le nombre²⁰.

De Turin arrivent quelques soldats envoyés sur place par l'avocat Camillo Reynaud du Partito d'Azione²¹. S'y joignent aussi quelques jeunes comme Andrea Luciano Zabaldano (né en 1926, venant de Monforte d'Alba, connu sous le nom de bataille de Mare) ainsi que Fulvio Oppezzo (né fin juillet 1925 et venant de Cavaglià di Biella). La plupart sont donc des Piémontais. Selon des rumeurs provenant de différents endroits, Zabaldano et Oppezzo seraient des opportunistes indisciplinés, prêts à rafler les biens et les vivres à la population locale, menaçants, irraisonnables et violents.

Il semble que le groupe ne soit entré en action que début novembre, moment où arrivent de Turin les premiers fonds leur servant de soutien matériel. C'est alors seulement que peuvent commencer les missions de reconnaissance de la zone, pour repérer les meilleures cachettes et les voies de fuite, et pour récupérer des armes.

(17) Fabrizio Meni, *Quando i tetti erano bianchi, Casale e il basso Monferrato dal fascismo alla resistenza*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2000, p. 93.

(18) *Ibid.*

(19) Roberto Nicco, *La Resistenza in Valle d'Aosta*, Aosta, Musumeci editore, 1990.

(20) Voir la note n° 11.

(21) NdT : Le *Partito d'Azione (Parti d'Action)* est un des sept partis appartenant au Comité italien de libération nationale durant la Seconde Guerre mondiale. Fondé par Mazzini en 1853, il renaît en 1942 pour réunir tous les antifascistes non communistes et non catholiques dans la résistance italienne contre le nazifascisme.

Guido Bachi se souvient qu'une de ses premières missions fut celle de dévaliser le bureau des impôts de Châtillon, tout au fond de la vallée, non loin de Saint-Vincent : le butin de cette opération fut de deux ou trois mille lires.

Quant à Aldo Piacenza, il n'a pas oublié les longues missions du début, dont une consistait à rechercher des armes avec Primo Levi. En voici son souvenir :

C'était typique pour Primo... nous avons appris qu'il y avait une cachette d'armes quelque part au-dessus de Chambave, au-delà de Châtillon. Nous avons marché toute la nuit en montagne dans le froid, n'ayant pu prendre qu'une heure ou deux de sommeil appuyés contre un mur. Et, par miracle, nous avons trouvé les armes [...], des grenades, des fusils, des revolvers.

Ils étaient revenus au camp de base à pied, avec ce poids sur les épaules, sans se rendre compte de la fatigue de la remontée. Aldo et Primo étaient heureux, mais en même temps « ce qui était typique pour lui, comme je le disais, Primo avait l'air malheureux. » Et il disait : « Comme c'est triste, Aldo, qu'un homme doive chercher des armes pour les utiliser contre d'autres hommes²². »

Mais comme ce fut le cas ailleurs aussi, le danger vint de l'intérieur, en ces premiers mois d'organisation des groupes de partisans :

Il était indispensable pour nous-mêmes et pour les gens de l'endroit d'éliminer, dès que nous nous en apercevions, tous ceux qui avaient commis des vols ; et malheureusement, il n'y avait pas d'autre moyen que celui de l'élimination physique qui servait aussi de force de dissuasion. Pour ne pas perdre notre crédibilité, nous devions être énergiques et sans pitié²³.

Ce témoignage venant d'un partisan de Giaveno, près de Turin, peut être considéré comme exemplaire d'une situation qui tenaillait la plupart des formations partisanses. L'on vivait traqués, au milieu de gens épouvantés auxquels on devait forcément demander aide et protection, et qui risquaient à leur tour leur vie s'ils ne dénonçaient pas la présence des « rebelles » dans la région.

Dans le groupe de Bachi, au sein duquel Primo Levi commence à se rendre compte de ce que représente la résistance, tout se précipite durant la nuit du 8 au 9 décembre : deux jeunes sont exécutés, apparemment par le sergent Giovanni Bertolini. D'après Guido Bachi, les deux jeunes indisciplinés, Zabaldano et Oppezzo, avaient non seulement réquisitionné « les poulets des paysans des environs », mais aussi décidé de sa propre mort, car il s'opposait à leur entrée en action immédiate, sans attendre l'ordre du CLN.

Dans sa déposition de 1945, Guido Bachi affirma avoir passé la nuit du 8 décembre à Brusson. En son absence, le sergent-major qui le remplaçait, Giovanni Bertolini, connu sous le nom de Berto, tua les deux hommes hors du refuge à Frumy. Presque cinquante ans plus tard, il affirma n'avoir rien eu à faire avec ces exécutions dont il ne fut informé que par la suite²⁴.

(22) Entretien avec Aldo Piacenza, in Carole Angier, *Il doppio legame, vita di Primo Levi*, Milan, Mondadori, 2004, p. 252.

(23) Roberto Nicco, *La Resistenza in Valle d'Aosta*, op. cit., p. 34.

(24) Procès-verbal de la plainte du 6 juin 1945, du Dottore Guido Bachi, déposée devant l'officier de police judiciaire Giulio Filippetto. Archives de l'Institut historique de la Résistance et de la Société contemporaine de la Vallée d'Aoste.

Primo Levi
et la Résistance (suite)

Il raconta en outre que Berto avait été forcé de les supprimer : après les avoir désarmés, il les fit sortir du chalet et, à une distance de 100 à 150 mètres de là, les tua d'une rafale de mitraillette Beretta. Le même Berto avait ensuite récupéré sur les cadavres certains documents et objets personnels qu'il avait l'intention d'envoyer à leurs familles respectives²⁵. Rappelons encore une fois ce qu'écrivit Primo Levi à propos d'un fait interne au groupe désormais éclairci : « parce que entre nous [partisans], dans l'esprit de chacun, pesait un vilain secret, ce secret même qui nous avait exposés à la capture, éteignant en nous, quelques jours plus tôt, toute volonté de résister, et même de vivre²⁶. [...] »

Il nous faut à présent revenir en arrière de quelques jours, plus précisément au 5 décembre, quand l'officier de la Milice Edilio Cagni, se présentant comme lieutenant de l'armée en fuite sous le faux nom de Renato Redi, accompagné du sous-lieutenant Bianchi (dont le faux nom est Carlo Cerri) et du sous-lieutenant Mario Meoli (alias De Ceglie), rejoint le groupe de Brusson-Arcesaz-Graines pour, après l'avoir infiltré, en assurer le commandement en profitant des conflits internes entre le CLN de Casale Monferrato et le courant bordiguiste des frères Rossi. À partir des documents que nous avons utilisés pour cette reconstitution²⁷, il apparaît clairement que le groupe de partisans dont fait partie Primo Levi n'intéresse personne. Trop petit pour être signalé comme dangereux, trop « désarmé » sur le plan militaire pour devenir le germe d'un futur groupe de rebelles de grande dimension.

À Brusson, on n'a, de toute façon, ni le temps ni les moyens de s'informer sur Redi et sur les hommes qui l'accompagnent (à savoir Cerri et Meoli), étant donné que la communication est lente et difficile. Redi expose tout de suite ses critiques aux frères Rossi, et il fait preuve d'une grande capacité d'initiative et d'une évidente expérience en matière d'organisation militaire et d'encadrement des hommes. Une fois le commandement obtenu, « j'ai fait de mon mieux pour organiser militairement le camp qui se trouvait dans des conditions pitoyables. Dans les jours qui suivirent, on fit aussi des exercices de tir, dans le seul but de diminuer le poids des munitions²⁸. »

Dès lors, le groupe de « révoltés » qui agit entre Brusson-Arcesaz et Graines est soumis au contrôle des trois espions de la RSI, et le 9 décembre, précisément, leur emprise sur les partisans est en train de s'accroître. Entrent alors en jeu Guido Bachi et Aldo Piacenza, de retour de l'action au cours de laquelle leurs hommes ont été forcés d'exécuter deux membres du groupe. Redi écrit : « Le 9 décembre, je me rendis à Brusson en compagnie de Meoli, pour assister à une réunion avec l'émissaire de la direction centrale du Front de libération nationale de Turin. À part nous deux, il y avait l'envoyé de Turin, Bachi, Carretto, De Furia, Pagliolico, Piacenza et un inconnu. » Au cours de cette rencontre, différentes positions se sont confrontées, et voici sa conclusion : « sur demande de Bachi, j'ai expédié Meoli à Amay²⁹. »

Avant de continuer, il faudrait souligner le lien étroit entre la mort des deux jeunes exécutés dans les bois de l'alpage de Frumy et la décision prise par Bachi d'accélérer les liaisons avec le groupe de Brusson pour leur demander un expert militaire qui puisse les aider à réorganiser le groupe. Par conséquent, le petit groupe d'Amay-Frumy, qui n'intéressait personne au début de l'opération voulue par le pré-

(25) Caserne des gardes-frontières d'Aoste, procès-verbal de l'interrogatoire d'Aldo Piacenza, le 11 janvier 1944, devant le commissaire de la Sécurité publique, le Dottore Camillo Renzi. Archives de l'Institut historique de la Résistance et de la Société contemporaine de la Vallée d'Aoste.

(26) Primo Levi, *Le Système périodique*, op. cit., p. 159.

(27) Aosta, 7 marzo 1944, la Prefettura repubblicana alla Procura generale di Stato presso il Tribunale Speciale di difesa Stato e p.c. al Ministero dell'interno, direzione generale di P.S. Archives de l'Institut historique de la Résistance et de la Société contemporaine de la Vallée d'Aoste.

(28) Déposition du lieutenant Renato Redi (alias Edilio Cagni), Préfecture républicaine d'Aoste, op. cit.

(29) *Ibid.*

fet Carnazzi, sera désormais dans le collimateur de l'action des soldats de la RSI, étant donné qu'il avait été découvert par les trois infiltrés sur place et jugé dangereux, ne fût-ce qu'à cause de la détermination avec laquelle Bachi et Piacenza avaient décidé de renforcer leur organisation.

Luciana Nissim se souvient que « [t]out à coup, le matin, la maison a été encerclée³⁰. » Les quarante hommes de la milice, accompagnés de chiens et munis de torches, arrivèrent lentement pendant la nuit du 12 au 13 décembre 1943 en empruntant le sentier muletier ou en remontant le bois d'aplomb sur la vallée. Ils étaient tranquilles, car Meoli les avait informés du fait que le groupe n'était pas dangereux et qu'il n'était pas encore entraîné à combattre sur les hauteurs. Une poignée d'hommes suffirait à l'écraser, d'autant plus que certains de ces rebelles étaient tellement « bourgeois » qu'ils avaient choisi une auberge comme refuge !

Primo Levi fut arrêté et giflé. Le récit littéraire qu'il fait de ces moments agités représente un point d'ancrage pour comprendre sa version des faits. Malgré l'aboïement des chiens, au moment de leur arrestation, ils étaient « encore engourdis de sommeil. »

Ils nous frappèrent un peu, nous avertirent de « ne pas commettre d'actes inconsidérés », promirent de nous interroger plus tard à leur façon, qui serait convaincante, et de nous fusiller aussitôt après ; ils se disposèrent en grande pompe autour de nous et nous prîmes le chemin du col³¹.

Il s'agissait du sommet du Col de Joux pour redescendre ensuite à Brusson.

À propos du fait qu'« [i]ls nous frappèrent un peu », Aldo Piacenza précise que Primo Levi fut giflé avec une telle violence que des heures après, il portait encore sur le visage l'empreinte de la main qui l'avait giflé³². En outre, dès leur arrestation, ils avaient été tous les quatre séparés et forcés de marcher encadrés par les miliciens. Et le même traitement fut infligé aux aubergistes.

Guido Bachi, en route à pied pour Amay, croisa la colonne en marche et ses amis firent semblant de ne pas le reconnaître. Intercepté, il présenta sa fausse carte d'identité, mais le commandant de la milice, Ferro, l'arrêta, car il savait par Meoli à qui il avait à faire. Armés, les hommes de la base de Frumy les suivirent pendant quelque temps, en essayant de comprendre à quel moment ils auraient pu – sans risquer leur vie – passer à l'attaque pour libérer les prisonniers, mais étant trop peu nombreux



© Anna Maria Levi

— 1942. Primo Levi et Franco Momigliano.

(30) Alessandra Chiappano, *Luciana Nissim Momigliano: una vita*, op. cit., p. 67-68.

(31) Primo Levi, « Or », *Le Système périodique*, op. cit., p. 157-158.

(32) Témoignage d'Aldo Piacenza in Carol Anger, *Il doppio legame*, op. cit., p. 252.

Primo Levi
et la Résistance (suite)

et n'ayant personne pour les guider de façon sûre, ils finirent par choisir de rester cachés dans les bois et de rejoindre ensuite les autres troupes.

Tout se passa très vite, de même que les prisonniers décidèrent très vite quoi dire au cours des interrogatoires. Il fut impossible à Guido Bachi, dénoncé par Meoli comme responsable du groupe, de se déclarer comme Juif fuyant les lois raciales, mais ce ne fut pas le cas de Primo Levi, Luciana Nissim et Vanda Maestro. Si l'on en croit les témoignages de Guido Bachi et d'Aldo Piacenza, cette décision fut prise à l'unanimité, mais nous n'en avons aucune certitude (Primo Levi écrit en effet avoir fait le choix de ne pas se déclarer partisan après avoir été incarcéré). On savait qu'une fois arrêtés, les partisans risquaient leur vie, alors que les Juifs étaient expédiés dans des camps de rassemblement.

Alors que nous ne savons rien de la détention de Vanda Maestro, Luciana Nissim se souvient très bien de sa période de détention, mais ne se souvient pas avoir été soumise à un interrogatoire. On ne peut pas en dire autant de Guido Bachi, Aldo Piacenza et Primo Levi. Toutefois une précision s'impose : Guido et Aldo sont identifiés comme « rebelles », car ils participaient aux réunions de liaison avec les responsables du groupe de Brusson-Arcesaz-Graines ainsi qu'avec les délégués des comités de libération de Casale Monferrato, Alessandria et Turin, et cela en présence de Redi et Meoli, en dépit donc de leur classification raciale ; Primo Levi, au contraire, n'a participé à aucune de ces réunions, car son nom ne figure jamais dans les comptes rendus de la police, ni dans les dépositions, ni même dans les dénonciations faites après la fin de la guerre. Il est ainsi plus commode pour lui, tout comme pour Vanda Maestro et Luciana Nissim, de se déclarer comme Juif en fuite et d'être cru sur parole.

Aucun compte rendu d'interrogatoires de Levi et de ses deux amies n'ayant été retrouvé dans les archives consultées, diverses hypothèses sont permises : tout d'abord que les archives en question aient été pillées tout de suite après la libération justement par ceux qui, de quelque façon, avaient participé à ces interrogatoires (chose plutôt fréquente), ou bien que les documents aient été perdus durant leur transfert des différentes casernes et autres lieux de conservation vers les organismes institutionnels concernés, tels que le bureau de police, la préfecture ou les ministères ; enfin qu'ils aient été considérés sans valeur pour la police, étant donné que, comme l'écrit le préfet Carnazzi dans son rapport :

Dans l'auberge Ristoro gérée par un certain Page Eleuterio, mais de fait administrée par sa femme Varisellaz Maria, il y avait aussi comme hôtes [autrement dit : en plus des rebelles] trois individus de race juive, qui s'y étaient réfugiés suite aux lois raciales récentes, à savoir les : Dottore Levi Primo, Dottore Nissim Luciana et Dottore Maestro Vanda ; comme il ne résulte rien d'autre à leur charge, ils ont été expédiés au camp de concentration de Carpi³³.

Et puisque dans ses écrits, Levi parle d'interrogatoires subis en présence de Redi et du commandant Ferro qui, dans la nouvelle *Oro*, s'appelle Fossa, il est probable que l'objet de ces interrogatoires ait tourné autour de sa famille et de ses amis juifs non arrêtés, ainsi que de leurs cachettes.

(33) Rapport du préfet Carnazzi, à Aoste, le 7 mars 1944, la Préfecture de la république au Procureur général auprès du Tribunal spécial de Défense de l'État et au ministère de l'Intérieur, direction générale de P.S., *op. cit.*



© DR

Nous disposons d'informations partielles concernant les activités de Levi et de ses compagnons pendant le mois passé dans les cellules de la prison d'Aoste. Malgré le peu de lumière qu'il y avait dans sa cellule, Levi lisait des livres autorisés, et essayait de les passer à ses compagnons en y cachant des signes imperceptibles sur certains mots ou lettres de l'alphabet, ce qui lui permettait de continuer le dialogue et les échanges avec eux. Une autre méthode de communication est racontée par Levi dans *Oro* : « Le quatrième jour, pendant l'heure de sortie à l'air, je mis en cachette un gros caillou dans ma poche [...]. » Ado et Guido se trouvaient dans des cellules voisines, mais la communication était difficile, car « il fallait une heure pour transmettre une phrase en frappant des coups selon un code sur le mur de séparation, comme les mineurs de *Germinal* ensevelis dans la mine³⁴. »

Malgré le respect que lui portait le milicien qui l'avait arrêté, conscient d'être en face d'un licencié universitaire, Primo Levi se sentit enterré et perdu. Et il exprime son désarroi de façon explicite, en se comparant à la petite souris entrée dans sa cellule : « Je me sentais plus rat que lui : je songeais aux chemins dans les bois, à la neige au-dehors, aux montagnes indifférentes, aux mille choses merveilleuses que je pourrais faire si j'étais redevenu libre, et ma gorge se nouait³⁵. »

– Les amis de Turin :
Primo Levi, Ada Della Torre,
Emilio Diena,
Eugenio Gentili Tedeschi,
Carla Consoni,
Vanda Maestro.

(34) Primo Levi, « Or », *Le Système périodique*, op. cit., p. 161.

(35) *Ibid.*, p. 162.

Primo Levi
et la Résistance (suite)

(36) *Ibid.*, p. 163.

(37) *Ibid.*, p. 166.

(38) La date du transfert n'est pas la même dans tous les récits. Primo Levi, dans *Si c'est un homme*, écrit : « Lors de mon arrivée [à Fossoli], fin janvier 1944 » (*Si c'est un homme*, traduit de l'italien par Martine Schroffeneger, Paris, Pocket, 1990, p. 12). Luciana Nissim parle de la mi-janvier : « Puis, vers la mi-janvier, on a réuni dans une salle d'Aoste tous les Juifs qui avaient été arrêtés (parce que beaucoup de Juifs étaient cachés dans le Val d'Aoste). Il devait y avoir 50-60 Juifs, des vieux, des jeunes, de nombreux Yougoslaves [...]. Nous sommes restés là un jour et demi et puis nous avons été chargés à bord de trains et l'on nous a conduit à Fossoli. », in Alessandra Chiappano, *Luciana Nissim Momigliano, op. cit.*, p. 68. Liliana Picciotto écrit « entre le 20 et le 21 janvier, le groupe des personnes arrêtées dans la province d'Aoste est arrivé à Fossoli et, parmi eux, Primo Levi », dans *L'alba ci colse come un tradimento*, Milan, Mondadori, 2010, p. 40.

Toutefois, il retrouve une énergie vitale semblable à celle qui le poussera, dans le camp, à se déclarer apte au travail, ce qui lui donnera la force de commencer à résister pour ne pas se laisser aller comme les détenus appelés « musulmans », ce qui l'aidera aussi à pratiquer la solidarité ou à cultiver la poésie ainsi que l'amitié avec Pikolo et d'autres détenus de Monowitz ; et cette énergie vitale surgit de l'obscurité et du froid de sa cellule pour s'incarner, dans la nouvelle *Oro*, dans l'histoire du contrebandier qui partage son espace : c'est un homme « [...] maigre et un peu voûté, [il] avait une épaisse chevelure frisée en désordre, la barbe mal rasée, un grand nez en bec d'aigle, une bouche sans lèvres et les yeux fuyants³⁶. »

Passant du désespoir à l'espoir, il craint pour sa vie, mais il est bien résolu à ne jamais céder – la nouvelle se termine avec les paroles suivantes : « Je me sentais tenaillé douloureusement par l'envie ; j'enviais ce compagnon ambigu qui retournerait bientôt à son existence précaire, mais monstrueusement libre, à son inépuisable ruisseau d'or, à une file de jours sans fin³⁷. » Primo Levi ne parle pas de larmes, mais le bruit du fleuve dont il évoque le murmure dans sa cellule pourrait en être la métaphore.

Cette nouvelle a été écrite par Levi lorsque, après son retour, la vie avait repris le dessus. La faible lueur qui lui avait donné la force de résister, d'espérer et de vivre ne s'était pas éteinte. Et de même que tout a commencé lorsqu'il a été arrêté après avoir choisi de se joindre à un petit groupe de partisans, sa capacité de réaction débute elle aussi dans sa cellule d'Aoste, Primo comprenant alors jusqu'où il pouvait aller.

Vers la fin du mois de janvier 1944³⁸, Vanda, Luciana et Primo sont embarqués sur un train de passagers qui, *via* la gare de Carpi, les amène au camp de Fossoli. Ainsi prend fin pour Levi sa courte expérience dans la résistance : elle laisse derrière elle un nœud de douleurs non résolues (l'exécution des deux jeunes du groupe) et une souffrance qui l'accompagne, d'abord, tout au long de son séjour à Fossoli, puis, jour et nuit durant le long voyage vers Auschwitz. Bien que refoulé de ses écrits et de ses témoignages (nous avons vu que cette expérience est sous-estimée, lorsqu'elle n'est pas passée sous silence), c'est pourtant ici que se situe le germe de sa capacité de résister, corps et âme, à la violence et aux humiliations qui l'attendent durant sa longue détention à Auschwitz-Monowitz. De même que la montagne, la résistance représente pour Primo Levi, au moment de l'épreuve décisive de la fuite et de la déportation, le passage initiatique vers la maturité. ■

Traduit de l'italien par Benedicte Cavanna et révisé par la rédaction.